

La Chine m'avait rendue très prétentieuse.

Mais j'avais une excuse que peu de sinomanes à bon marché peuvent avancer : j'avais cinq ans quand j'y suis arrivée et huit quand j'en suis repartie.

Je me souviens très bien du jour où j'ai appris que j'allais vivre en Chine. J'avais à peine cinq ans, mais j'avais déjà compris l'essentiel, à savoir que j'allais pouvoir me vanter.

C'est une règle sans exception : même les plus grands détracteurs de la Chine ressentent comme un adoubement la perspective d'y mettre les pieds.

Rien ne pose autant son homme que de dire : « Je reviens de Chine ». Et aujourd'hui encore, quand je trouve que quelqu'un ne m'admirer pas assez, je dispose, au détour d'une phrase, un « lorsque je vivais à Pékin », d'une voix indifférente.

C'est une réelle spécificité : car après tout, je pourrais aussi bien dire « lorsque je vivais au Laos » qui serait nettement plus exceptionnel. Mais c'est moins chic. La Chine, c'est le classique, l'inconditionnel, c'est Chanel n° 5.

Le snobisme n'explique pas tout. La part du fantasme est énorme et invincible. Le voyageur qui débarquerait en Chine sans une belle dose d'illusions chinoises ne verrait pas autre chose qu'un cauchemar. Ma mère a toujours eu le caractère le plus heureux de l'univers. Le soir de notre arrivée à Pékin, la laideur l'a tellement frappée qu'elle a pleuré. Et c'est une femme qui ne pleure jamais.

Bien sûr, il y avait la Cité Interdite, le Temple du Ciel, la Colline Parfumée, la Grande Muraille, les tombes Ming. Mais ça, c'était le dimanche.

Le reste de la semaine, c'était l'immondice, la désespérance, la coulée de béton, le ghetto, la surveillance – autant de disciplines dans lesquelles les Chinois excellent.

Aucun pays n'aveugle à ce point : les gens qui le quittent parlent des splendeurs qu'ils ont vues. Malgré leur bonne foi, ils ont tendance à ne pas mentionner une hideur tentaculaire qui n'a pas pu leur échapper. C'est un phénomène étrange. La Chine est comme une courtisane habile qui parviendrait à faire oublier ses innombrables imperfections physiques sans même les dissimuler, et qui infatuerait tous ses amants.

Deux ans plus tôt, mon père avait reçu son affectation pour Pékin avec un air grave.

Pour ma part, je trouvais inconcevable de quitter le village de Shukugawa, les montagnes, la maison et le jardin.

Mon père m'expliqua que le problème n'était pas là. D'après ce qu'il racontait, la Chine était un pays qui n'allait pas très bien.

– Est-ce qu'il y a la guerre ? espérai-je.

– Non.

Je boude. On me fait abandonner mon Japon adoré pour un pays qui n'est même pas en guerre. Evidemment, c'est la Chine : ça sonne bien. C'est déjà ça. Mais comment le Japon fera-t-il sans moi ? L'inconscience du ministère m'inquiète.